



# la digue

un film de Frédéric Touchard

*« Homme libre, toujours tu chériras la mer !  
La mer est ton miroir ; tu contemples ton âme  
Dans le déroulement infini de sa lame,  
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.*

*Tu te plais à plonger au sein de ton image ;  
Tu l'embrasse des yeux et des bras, et ton cœur  
Se distrait quelquefois de sa propre rumeur  
Au bruit de cette plainte indomptable et sauvage.*

*Vous êtes tous les deux ténébreux et discrets :  
Homme, nul n'a sondé le fond de tes abîmes,  
Ô mer, nul ne connaît tes richesses intimes  
Tant vous êtes jaloux de garder vos secrets !*

*Et cependant voilà des siècles innombrables  
Que vous vous combattez sans pitié ni remord,  
Tellement vous aimez le carnage et la mort,  
Ô lutteurs éternels, ô frères implacables ! »*

Charles Baudelaire - *L'homme et la mer*

*« Disparaître dans l'eau profonde ou disparaître dans un horizon lointain, s'associer à la profondeur ou à l'infinité, tel est le destin humain qui prend son image dans le destin des eaux. »*

Gaston Bachelard - *L'eau et les rêves*, p 21

1/ synopsis 1: la digue comme métaphore	
2/ synopsis 2 : les âmes de la digue	page 4
3/ synopsis 3 : la digue en 2 temps et 3 mouvements	page 7
4/ note d'intention de réalisation	page 12
5/ quelques notes sur la musique	page 17
6/ annexe 1 : "Le Braek, ses usines, sa plage Seveso"	page 21
7/ curriculum vitæ	page 23
	page 25

# la digue comme métaphore

Il y a cinquante ans, un vaste programme industriel installait un complexe sidérurgique et pétrochimique à l'ouest du port de Dunkerque. Afin de permettre aux navires de livrer pétrole et minerais divers au plus près des sites de transformation, il était érigé une digue artificielle, longue de sept kilomètres, la digue du Braek.

La digue du Braek borde une très belle plage qui, l'été, malgré la dangerosité du lieu (sept usines classées « Seveso » la jouxtent), est fréquentée par quantité de plagistes. La digue est une frontière entre l'ordre dit naturel des choses - la plage, la mer, les vagues -, et cet époustouflant ogre industriel que composent les usines et les raffineries, ravitaillées par les cargos, le long des quais.

Je suis arrivé en voiture, comme presque tous ceux qui viennent ici.

Ce qui frappe, à la première vue de ces usines pourtant récentes, c'est leur noirceur, due au minerai de fer et au charbon livrés sur les quais minéraliers. Cependant, la modernité est là : il se fabrique ici quantités de matériaux utilisés dans de nombreux domaines industriels et, en particulier, l'automobile. Le long de ces vingt-cinq kilomètres de plage, entre Dunkerque et Gravelines, se concentre une bonne partie de ce qui est nécessaire à la fabrication et à l'usage automobile : élaboration et transformation de l'acier, de la matière plastique et raffinerie de pétrole. Les usines paraissent fonctionner sans l'aide humaine. Idée fausse, évidemment.



Je veux occuper la digue, et regarder ce monde - que nous avons créé et que nous continuons d'entretenir - à partir d'elle, qu'elle devienne un lieu où s'arrêter un instant pour réfléchir à ce que nous faisons et à la modification de nos vies.

Jouant de la proximité du site industriel et de la digue, lieu naturellement voué au divertissement (plage, pêche, sport, promenade automobile ...), je veux confronter les deux activités humaines, travail et loisirs, afin d'éclairer, sans autre commentaire, la réalité de nos vies. Apparaît alors que la révolution, promise par les nouvelles technologies, n'exclue en rien les paysages issus de la révolution industrielle mais au contraire ne fait qu'en augmenter leur dimension. Et filmer ces lieux, c'est aussi montrer les vrais outils de la production industrielle.

Je veux que s'opère un permanent aller-retour entre la digue, ceux qui l'occupent et ceux de l'autre rive, qui travaillent là, qui surveillent cette immense machine, qui luttent et qui fabriquent la matière même de ce que nous consommons. Entre ces deux mondes, vient se glisser un possible ailleurs : c'est de la planète entière qu'arrivent les marins à bord des cargos.

Et c'est avec eux tous - marins, ouvriers, ingénieurs, gardiens, plagistes, promeneurs ... - que ce film se fera, puisqu'ils sont les âmes vivantes de ce décor, les vies qui, à cette histoire, pourront donner son âme.





# les âmes de la digue

Ce film s'organise autour de quelques personnes choisies pour les liens spécifiques qu'elles entretiennent avec la Digue du Braek et/ou son environnement industriel.

Elles seront mes guides et je suivrai le cours habituel de leur existence, cherchant à saisir ce qui, dans leur activité sur la digue ou près d'elle, "fait sens" (occupation professionnelle, loisirs, engagement militant ou associatif...). Je les rencontrerai exclusivement dans l'enceinte du port de Dunkerque, c'est-à-dire dans l'environnement immédiat de la Digue du Braek ; et le plus fréquemment possible sur la digue elle-même.

Je prendrai le temps de filmer les gestes de leur quotidien - pratiques professionnelles, gestuelles des loisirs, allures sportives, déplacements ... - chaque manière d'être nous renseignant quant à la façon de chacun d'occuper le lieu.

Que nous dit une présence en un lieu donné ? J'observerai les corps de ceux qui peuplent la digue et les alentours s'inscrire dans ce décor, je prendrai le temps de comprendre la place qu'ils y occupent et ce qui les lie à ce "morceau de planète".

Alors seulement viendra peut-être - lorsqu'elle s'imposera - la parole.

J'éviterai le recours à l'interview classique. Je pourrai parler avec ceux que je filme, mais dans le cadre d'une discussion, s'organisant plus librement qu'une interview. Il s'agira d'entretiens à bâton rompu, dont l'objectif n'est pas d'organiser une "docte pensée", mais plutôt de partager nos sentiments et impressions respectives. Comment vit-on ici, en ce lieu si chargé de sens ?

Le langage pourra également intervenir au cours des échanges que ces personnes entretiennent avec d'autres : sur le lieu de travail, sur la plage, au cours d'une rencontre ... Mais il existe aussi d'autres formes de langages possibles : c'est un enfant qui récite un poème, parce que c'est sa manière à lui de parler de la digue, c'est quelqu'un qui crie face à la mer, quelqu'un qui me parle dans une autre langue, quelqu'un qui ne dit plus rien ... Je me réserve enfin la possibilité de prendre la parole afin d'exprimer les réactions et les réflexions que la fréquentation de ce lieu m'inspire.

Mais, d'une façon générale, je souhaite privilégier l'image plutôt que le verbe, faire ressentir par celle-ci le sens de ce lieu. Pourtant, dans ce dispositif, la personne humaine conserve toute sa puissance évocatrice. C'est sa vie même qui constituera un élément filmique, sans qu'un long discours sur celle-ci soit forcément nécessaire.

Marcel travaille à la Copénor. La Copénor est une usine pétrochimique située dans le prolongement de la digue du Braek, vers l'Ouest. On y fabrique des matières plastiques. Marcel fait partie du comité d'entreprise. Marcel est militant CGT. Il est aussi membre du CHSCT<sup>1</sup>, ce qui, dans une usine classée Seveso, est une lourde responsabilité. Marcel est un militant actif. Toujours, il veut convaincre de la nécessité de préserver les emplois dans l'industrie. Les préoccupations écologiques ne doivent pas être synonyme de chômage. Et il préfère parler de danger industriel - car on peut maîtriser le danger - plutôt que de risque, un terme qui laisse présager une issue inéluctable.

---

<sup>1</sup> Comité d'Hygiène et de Sécurité des Conditions de Travail





Angel, retraité de la marine marchande, est bénévole à l'Association des Amis des Marins. C'est dans cet établissement que les matelots, arrivant de tous les ports du monde, peuvent venir se délasser, boire un verre, téléphoner à leur famille ou prier. Quotidiennement, Angel se rend sur les navires - minéraliers, pétroliers, tankers ... - pour informer l'équipage des avantages que peut offrir l'Association des Amis des Marins. Angel les connaît bien, ses marins de partout. Quelques mots échangés avec l'un et l'autre, quelques histoires de marins, l'évocation, parfois, d'un port lointain ... Angel est là pour les accueillir, les aider à l'occasion, mais ce n'est pas lui qui pose les questions. Angel est simplement là, à l'écoute du monde entier qui se côtoie dans son établissement.



Anna a 25 ans. Elle a toujours vécu près de la digue. Ses parents, immigrés polonais, se sont installés à Grande Synthe dans les années soixante. Son père travaillait à l'usine sidérurgique Sollac. Aujourd'hui, Anna retourne avec lui sur la digue pour qu'il lui parle de l'usine, de la vie à l'usine, de ses souffrances et de ses luttes. Mais évoquer tout cela n'est pas si facile pour le vieil homme, qui craint de réveiller des souvenirs douloureux. Anna est aussi une militante écologiste. La région dunkerquoise est l'une des plus polluées de France, celle où le taux de cancer est le plus élevé. Comment marier la nécessité industrielle et la santé publique ? Anna, en compagnie de son père, tente de réfléchir à ces contradictions.

Laurent vient souvent se promener sur la digue, avec Sabine, sa fiancée. Ils s'y rendent avec la Peugeot 206 "customisée" que Laurent bichonne tous les week-ends. Laurent aime bien venir sur la digue. La chaussée est bien plane et, face à la mer, sa 206 a fière allure. Il lui arrive alors de parler à Sabine de sa voiture, son bijou. Parfois, un copain fan de tuning, comme lui, propriétaire d'une Ford Escort, l'accompagne. C'est l'occasion de se tirer une petite bourre au sommet de la digue. De comparer les voitures. Mais d'autres fois, Laurent préfère être seul avec Sabine, face à l'étendue maritime.

Pierre est cadre chez GTS. Il s'occupe de la fabrication de poutres en acier. C'est un travail de précision car l'industrie a besoin aujourd'hui de connaître au micron près les dimensions des matériaux utilisés. Pierre parle avec fierté des prouesses techniques que son département technique est capable de réaliser. Il fustige ceux qui, sans connaître, critiquent les industries locales mais qui, pour rien au monde, ne changeraient leurs habitudes de consommateurs. Il pense que, de toute façon, la fuite en avant vers toujours plus de progrès, toujours plus de production, est inéluctable. Mais il s'en accommode et fait confiance à l'homme pour trouver les solutions aux problèmes que cela entraîne. Aujourd'hui, la plus importante partie de son travail se déroule derrière son ordinateur. Depuis son bureau d'étude, la vue s'étend sur tout le complexe sidérurgique. Et derrière, au loin, s'étend la digue du Braek.

Jean-Marie est aujourd'hui retraité, mais il a travaillé pendant trois décennies à l'agence d'urbanisme de la région dunkerquoise. La digue, il la connaît bien et il sait ce qu'elle peut signifier pour les habitants de la communauté urbaine de Dunkerque. La digue est un espace qui l'interpelle d'un point de vue aussi bien urbanistique que politique et culturel. C'est un lieu qui paraît échapper à toutes règles : il est interdit d'accès, mais il est toléré de s'y promener, voire de s'y baigner en été. Les "politiques", les pouvoirs de police et le Port Autonome de Dunkerque semblent se renvoyer la responsabilité du lieu et de son éventuelle interdiction. C'est peut-être que le lieu correspond à un espace de liberté nécessaire. Et puis c'est la seule plage facilement accessible pour ceux qui vivent là.

Martine vient tous les étés, en famille, profiter de la plage du Braek. Ici, on est tranquille. Sept kilomètres de plage, ça laisse de l'espace pour tous. "C'est une plage qui nous ressemble" dit-elle. C'est moins commercial que Malo<sup>2</sup> et puis on n'est pas embêtés par les vendeurs à la sauvette. Les enfants ont plus d'espace pour courir. C'est bien, c'est une plage pour les ouvriers. Et puis les usines, on a grandi avec, c'est comme ça, l'homme s'habitue à tout." Parfois, c'est Marc, son mari, qui, avec quelques copains de pêche, fait un barbecue sur le quai opposé, le long de l'usine Sollac. Mais aujourd'hui, c'est l'été, et c'est de la plage que tout le monde veut profiter.

Jean-Pierre, treillis et parka noirs, fait son tour de garde. Il reviendra ensuite s'asseoir devant les écrans de surveillance depuis lesquels il voit presque toute l'étendue du site qu'il doit garder. Il est attentif. Depuis cinq ans qu'il fait ce boulot, il n'y a jamais eu aucun problème, mais on ne sait jamais. Et si ça devait arriver, personne ne sait quelle dimension ça prendrait. Il a son chien avec lui. Les nuits sont parfois longues à surveiller ... on ne sait quoi. À surveiller.

Voilà, ce sont quelques-unes des âmes qui hantent la Digue du Braek et ses alentours. Quelques-unes parmi d'autres avec lesquelles se construira ce film.

---

<sup>2</sup> Quartier balnéaire de Dunkerque

# la digue en 2 temps et 3 mouvements



## 1<sup>er</sup> temps : un été

La plage, la digue balnéaire, les jeux, on vient en voiture, on tourne le dos à l'usine, les enfants dans l'eau froide, les châteaux de sable, le soleil, le pique-nique, la vie légèrement ralentie, comme l'image, comme la persistance d'un monde d'avant, de la nature, notre soif de nature, qui, malgré tout, persiste, qui, aimet-on penser, nous aiderait à rester humains, humains comme avant ...

## 2<sup>ème</sup> temps : une autre saison (avec un ciel chargé, changeant ...)

Depuis la digue, et autour, le monde tel qu'il se crée, se fabrique, s' imagine, s'organise, se surveille, se projette. La machinerie, les matériaux, la sécurité, l'organisation du travail, de nouvelles luttes syndicales, la vie ici, le passage des marins, l'acier, l'essence, la matière plastique, le bruit, la fumée, la créativité, le jogging ... et la caravane-friterie, à la sortie du port. On vient sur la digue en voiture, on regarde vaguement la mer, il fait un peu froid alors on ne descend pas et on s'en va. La tempête menace, mais la nature ne fait plus très peur. C'est l'homme se jouant de la nature qui, désormais, inquiète.



# 3 mouvements

## 1<sup>er</sup> mouvement : ceux de la digue

La digue est un monde, avec ses âmes qui l'habitent. Je veux prendre le temps de regarder ce monde et de faire la connaissance de ceux qui y vivent. Apprivoiser cet espace, l'aimer comme aimer ceux qui le peuplent. Se laisser faire, regarder la lumière qui change, chercher les axes qui restituent à ce lieu sa puissance, le magnifient. Tenter de comprendre la vie de chacun, ce qu'il fait, ce qu'il dit, ce qu'il pense. Aimer découvrir ce que la digue peut nous dire de chacun comme de nous-même.

Je veux interroger les ressources poétiques de la digue. Je veux connaître des tempêtes, la plage écrasée de soleil en plein mois d'août, des ciels gris, bleus, noirs, ocres, changeant sans cesse de couleurs, de reliefs. Je veux filmer le combat que se livrent ici l'homme et l'élément naturel, les fumées des usines qui provoquent les nuages, les éoliennes qui défient la violence des vents, la noirceur des minerais qui dessine l'idée d'un relief. Ici, l'homme s'exprime debout, vertical face à un espace parfaitement horizontal. Ce qu'il a créé illustre cette volonté de verticalité. L'usine est une cathédrale moderne toute dressée vers le ciel. Et les vapeurs qui s'en échappent paraissent vouloir l'y attacher.

La "poésie industrielle" n'est pas une forme esthétique nouvelle, mais ici, se combinant à la persistance du paysage d'origine, elle élargit son propre cadre. Dans le combat que se livre l'homme et l'environnement, elle donne toute la mesure de la volonté humaine de domestiquer cette nature hostile, de la soumettre à sa propre vision, de la remodeler.



## 2<sup>ème</sup> mouvement : dérives

C'est après que vient la peur. Peur de l'ogre qui respire, qui fulmine, qui grince, qui souffle. Peur de l'invisible, une odeur, un soupçon, une fumerole s'échappant du sol ou rien. Juste l'idée de la mort qui plane au-dessus des cheminées, des cuves géantes, des immenses bonbonnes de gaz et même des éoliennes qui brassent cet air mauvais. Je dis ma peur, je trouve les mots pour exprimer ce qu'elle me fait, en quoi elle me transforme comme sans doute beaucoup d'entre nous. J'en parle avec ceux que je rencontre, qui travaillent ici, qui ne vivent pas très loin ou qui viennent voir la mer. Je leur demande s'ils ont peur, eux aussi. Je veux qu'ils me rassurent, moi qui ne fait que passer.



J'essaie de conjurer la peur, on me dit que tout est fait pour qu'il ne se passe rien, il ne va rien se passer et la peur s'apprivoise. Mais ne disparaît pas. Juste vivre avec ce sentiment-là. L'enfourir ?

À quoi sert d'avoir peur ? À réfléchir. À s'interroger sur ce qu'on fait ou qu'on a laissé faire. À se positionner. À se sentir appartenir à ce monde. Qu'est-ce que l'essence, l'acier, la matière plastique ? Ici, on voit ce qu'il faut de bruit et de sueur pour fabriquer les matériaux. Ne serait-ce que les matériaux, avant même qu'ils prennent forme, qu'ils deviennent objets - "biens de consommation" dit-on - ces objets dont nous ne voulons plus nous passer.

### 3<sup>ème</sup> mouvement : extinction

Il paraît y avoir un caractère toujours plus inéluctable au fait que l'humain fabrique, construisse, cherche, découvre. Cette passion s'exprime dans le cadre de l'entreprise (et chez les cadres, d'ailleurs, le plus souvent !). On y évoque de nouveaux produits, des process révolutionnaires, des prodiges techniques. On y a encore foi en le progrès. Et le progrès change l'homme.

J'ai cru précédemment à l'idée de ma propre mort, mais c'est d'une extinction commune dont il s'agit ici. La disparition de ce que nous étions depuis longtemps, de nos valeurs, de notre rapport au monde. Que sommes-nous devenus ? Nous ne nous déplaçons presque plus qu'en voiture, nous communiquons surtout par le biais de machines, nous reconstruisons nos paysages et c'est dans les méandres de ce nouveau monde - mais encore modelé par le souvenir de l'ancien - qu'il nous faut désormais chercher quelle est notre âme.

Est-ce une tragédie ?

# note d'intention de réalisation

La digue fonctionne comme une métaphore. Ce qui signifie qu'en filmant ce lieu - la digue et à l'entour - avec les gens qui le peuplent, je veux proposer au spectateur une lecture engagée de notre monde. Une lecture poétique - car la poésie de ce site est à considérer - autant qu'une lecture sociétale - puisque là se joue notre devenir. Chaque élément de cette réalisation doit répondre à ces exigences. Les choix de l'écriture cinématographique de ce film sont donc faits de forts partis pris, afin de donner la plus grande lisibilité à cette aventure esthétique.



Si la "poésie industrielle" n'est pas une valeur esthétique nouvelle, elle mérite pourtant d'être interrogée, réinterprétée. Ici, pas de vénération de quelques bâtiments manufacturiers du dix-neuvième siècle, ou du début vingtième, pas de nostalgie d'une classe ouvrière mythifiée - et, finalement, souvent méconnue -, mais un questionnement réel sur la nature profonde de l'industrie, des architectures qu'elle génère et des hommes qui, par leur travail quotidien, la font vivre.

Parce que nous consommons, nous générons quotidiennement cet univers industriel et, durablement, nous transformons notre paysage, nous le soumettons à notre volonté. Ce processus, engagé depuis bientôt deux siècles, est irréversible. Il est temps d'oser regarder ce que nous avons bâti, puisque désormais ça fait partie de notre monde, et d'en accepter les enjeux esthétiques. De ne plus l'envisager continuellement comme spectacle de la désolation d'une nature saccagée, mais bien plus comme métaphore de la volonté de puissance de l'humanité.

Cette recherche esthétique n'exclue d'aucune sorte un point de vue éventuellement critique quant à notre volonté de puissance. Mais penser l'être humain aujourd'hui, c'est l'envisager dans l'environnement qui est le sien - dont il est pour partie responsable - et dont les alentours de la Digue du Braek font partie.

Je vais donc, comme un peintre à son chevalet, aborder ces lieux en termes de paysage. Plans fixes, sur pied, avec un cadre large (16/9) qui permette de lire la poésie du ciel, de la mer et de l'usine réunis dans ces dégradés de gris, avec la fumée qui se mêle aux nuages. Puis c'est l'ocre du minerai, l'antracite, et les sculptures ajourées des tours en arrière-plan. J'observerai également les changements de lumières provoqués par les conditions météorologiques. Je filmerai les mouvements apparents de la machine industrielle se combiner à ceux des éléments naturels : vents, vagues, tempêtes.

Il y a, sur la Digue du Braek, une évidence de l'horizontalité sur laquelle va se fonder le travail du cadre. Mais tout ce qui brisera ou contrariera cette horizontalité contribuera à déstabiliser le regard et à rendre sensible le mal-être qu'un tel lieu est susceptible de provoquer. Il se joue, d'autre part, un étrange ballet entre les mouvements des nuages et ceux des fumées ou des torchères qui s'échappent des différentes usines. C'est un autre élément qui, entre nature et structure industrielle, fera l'image de ce film.

La Digue du Braek est un lieu également remarquable par la richesse sonore qui s'en dégage. Dans ce domaine esthétique, l'opposition entre les sons naturels (le ressac, le vent, le vent dans les herbes hautes, les oiseaux ...) et les sons fabriqués par l'homme (les sons des usines, principalement) fait aussi sens. Avec l'ingénieur du son, au cours du tournage, puis avec le monteur son et le mixeur, lors de la post-production, nous écouterons et organiserons cette richesse sonore, cherchant à restituer la puissance émotionnelle qui en émane.

Mais je vais aussi rencontrer ceux qui peuplent les lieux. Je veux, avant même qu'ils me parlent, les regarder vivre, tenter de capter ce qui, dans le quotidien de leur activité au bord de la digue, peut donner sens à mon récit.



C'est Laurent, amoureux de sa 205 "customisée" autant que de Sabine. C'est Marcel, qui s'adresse aux riverains de l'usine Copénor afin d'évoquer avec eux la dangerosité comme la nécessité de l'industrie. C'est Jean-Pierre, qui chaque nuit surveille ce site tellement sensible, c'est Martine qui aime tant passer l'après-midi sur cette plage qu'elle affectionne, les yeux rivés vers la mer. Ce sont tous ceux qui font que ce morceau de Terre, à première vue presque désert, raconte quelque chose de notre monde tout entier.

Il arrive pourtant que ce que je vis dans le périmètre de la digue - ce que je vois, ceux que je rencontre - me force à la réaction. Il me faudra alors prendre la parole, une parole qui puisse exprimer mes émotions, mes peurs ou mes passions. Puis il me faudra partager cette parole.

Je chercherai, avec certaines personnes rencontrées, à penser ce lieu dans son contexte sociologique, anthropologique ou philosophique. Que nous dit ce paysage de nous-même ? Nous interrogerons la digue et ses alentours, nous chercherons à décrypter sa signification sociale, politique, économique ou philosophique. Quelle société a créée un tel site ? Quelle société un tel site implique, promet, prépare ? Nous chercherons à comprendre comment se structurent les rapports humains et notre relation au paysage dans ce vaste champs industriel et portuaire.

Ma propre voix mènera une partie de l'histoire que va nous raconter la Digue du Braek, mais c'est aussi dans la répétition des rencontres avec les "personnages", dans l'évolution de leur discours et de nos discussions, que se fera sentir la progression du récit. C'est également dans le rapport esthétique entretenu avec les différents espaces du tournage - et principalement sur la digue - que transparaîtront les modifications de mes sentiments et impressions à l'égard de ce lieu.

# quelques notes sur la musique

Il me faut, pour compléter le dispositif d'écriture de ce film, parler du travail musical envisagé. Au cours de mes repérages sur le port de Dunkerque, j'ai rencontré Czapski. Czapski est un collectif de musicien(ne)s, à géométrie variable, dont le destin est lié à cet environnement portuaire. Ses membres sont tous originaires du Dunkerquois et, plus spécifiquement, des cités jouxtant la Digue du Braek. Certains d'entre eux vivent là depuis leur plus jeune enfance et leurs parents ont travaillé dans les usines à l'entour du Port Autonome.



C'est d'ailleurs sur le port même que les membres de Czapski créent et font vivre leurs expériences artistiques. Avec quelques autres artistes, ils ont investi un bâtiment portuaire désaffecté, le Jokelson, devenu aujourd'hui un haut lieu de la création artistique régionale.

En effet, les "acteurs" de Czapski intègrent, depuis le commencement de leur aventure musicale, une dimension maritime, industrielle et portuaire à leur processus créatif. Soucieux de "discourir" avec leur quotidien, leur univers, ils incluent à la musique qu'ils produisent toute une palette de matériaux sonores directement issue des usines, des bateaux, des quais du port - matériaux qu'ils modifient et organisent en les associant à une palette sonore plus classique.

Créateurs d'ambiances très contrastées, ils conjuguent volontiers à cette matière industrielle des sonorités de cordes (violoncelle) permettant d'ancrer leurs aventures créatives à de solides bases harmoniques et mélodiques. Le résultat est une musique qui lie avec élégance les résonances les plus contemporaines à une expressivité classique européenne.

Dès nos premières rencontres, nous avons envisagé d'associer l'ingénieur du son du film au processus de création musicale. Parce qu'il est présent sur le tournage en permanence et capte ainsi tout l'univers sonore de ce film, il est le plus à même d'offrir, ou d'enrichir, la matière sur laquelle puisse s'élaborer le travail de Czapski. En retour, cette collaboration permet à l'ingénieur du son d'envisager un travail global quant au son général du film, afin que la musique ne soit pas, l'ultime "couche" du montage son, mais bien l'une des parties d'un tout, que sera, en relation sensible avec l'image, la dimension sonore de ce film.

# annexe 1

Libération, n° 6920  
SOCIÉTÉ, mercredi 13 août 2003, p. 11

## **Le Braek, ses usines, sa plage Seveso.**

Dans le Nord, des estivants se baignent en zone à risque.

MAURICE Stéphanie

Mardyck, envoyée spéciale.

Mardyck, Côte d'Opale, zone Seveso 1 : les baigneurs et les ouvriers des usines pétrochimiques voisines partagent le menu du jour, S ufs-mayo, assiette anglaise et glace à la pistache, au Retour de plage, un petit hôtel-restaurant à dix minutes de la mer. 14 heures, les uns reprennent le boulot, les autres enfourchent leurs vélos, parasol et serviettes sur le porte-bagages. Et va pour la balade, dans l'aire chargé de senteurs d'hydrocarbures : la petite famille pédale à la queue leu leu, doublée par les 33 tonnes, sur une petite route qui traverse les sites de Copenor, fabricant de plastiques dérivés du pétrole, et de Stocknord, aire de stockage de gaz et de produits chimiques. Il y a bien un vieux panneau "interdiction de circuler sauf service", planté au premier carrefour, que personne ne respecte. Pas l'ombre d'un gendarme ou d'un vigile. On s'arrête pour une petite envie pressante, qu'on soulage à moins de dix mètres de grandes cuves de butane et de propane. La petite équipée passe l'écluse de la Digue, pour enfin arriver à la digue du Braek et à la plage : dix kilomètres de sable fin coincés entre Gravelines et Dunkerque, bordés d'usines classées Seveso, dont Sollac, le plus gros site sidérurgique de France. Chaque week-end d'été, entre 5 000 et 7 000 estivants s'y ruent.

"Pollué des deux côtés". Angélique et Véronique paressent au soleil, avec leurs enfants, juste derrière le terminal gazier, où arrive l'oléoduc venant de Norvège. La zone Seveso qu'elles ont traversé, les risques industriels (explosion, incendie, nuage toxique, toute la gamme est réunie ici) ne les font pas ciller. "Je suis née à Dunkerque, j'ai l'habitude des usines. J'ouvre mes fenêtres, je vois Sollac. On ne se sent pas plus en danger sur cette plage que chez nous. Le Sud, ça fait trop loin : demain, on reviendra." Michel, 50 ans, et Christine, 47 ans, tout bronzés, assis dans leurs fauteuils pliants, ont la glacière à leurs pieds. "Ça, les vacances sont bonnes, tant que ça n'explose pas. Mais bon, on est entouré de Seveso, on ne remarque même plus. C'est vrai qu'ici, on est pollué d'un côté comme de l'autre. En mer, ce sont les bateaux qui décaient, sur terre, Sollac qui crache ses fumées. C'est pas mieux dans le Sud. Eux, ils ont les incendies et les inondations où ils perdent tout. On préfère autant les usines : on est quand même bien dans le Nord." "Il ne nous reste plus grand chose de nos plages" soupire Christian Muys, président du MNLE Nord-Pas-de-Calais(mouvement national de lutte pour l'environnement). "On ne va pas toujours aller à Malo, la plage touristique de Dunkerque, alors qu'on a des dunes naturelles. C'est plus agréable d'aller à la digue du Braek, on n'est pas les uns sur les autres, on voit les bateaux entrer dans le port. Derrière nous, c'est sûr, ce sont les usines, mais devant nous, c'est la mer."



"Si une pale se décroche" Ce qui le fait râler, ce ne sont pas les risques, mais le manque total de surveillance dans cette zone industrielle, qui appartient au port autonome de Dunkerque. "Si on tolère le public à la digue du Braek, alors qu'il traverse une zone à haut risque pour s'y rendre, on doit mettre au moins en place des moyens minimaux de prévention." Christian Muys désigne une famille, qui pique-nique, tranquille, sous l'une des neuf éoliennes. "Normalement, il était prévu que la centrale éolienne soit clôturée. Les gens ont pris l'habitude de s'installer là, d'y garer leur voiture parce que le sol est damé. Si une pale se décroche, c'est la catastrophe. La digue du Braek, c'est un no man's land où chacun n'en fait qu'à sa tête. Les véliplanchistes se livrent au flysurfing en toute liberté, sans chenal à respecter comme sur les autres plages du littoral. Les ados se refont leur mini-enduro du Touquet et sillonnent le sable mouillé sur leurs scooters, sans se soucier de l'arrêté préfectoral d'interdiction des sports mécaniques. Des petits bouts de quatre ans batifolent dans les vagues devant les panneaux "baignade interdite". À la mi-juillet, un jeune homme s'est noyé là.

"On était dans une espèce d'absurdité, qu'aujourd'hui il faut faire cesser, reconnaît Philippe de Place, directeur de l'exploitation du port autonome, pendant longtemps, les pouvoirs publics ont estimé que c'était un endroit où personne n'avait à se rendre et donc ne s'en sont pas préoccupés. Maintenant, nous ne pouvons plus tenir ce discours. Il est désormais impossible d'imposer une totale interdiction : ce serait l'émeute. Nous devons donc régulariser l'état de fait." Sous-préfecture, syndicat intercommunal, Drire, tous marchent sur des S ufs, spectre de la catastrophe de Toulouse en tête. "Quand vous voyez des mecs avec des parasols et des sacs de plage, ils ne sont pas là pour des raisons de service. Mais l'habitude date d'avant l'installation des usines. On ne va pas avoir des policiers qui repoussent les gens", soupire Jean-Louis Decoster, directeur du syndicat intercommunal des dunes de Flandres.

Coincés. Pour accéder à la plage, il faut emprunter une des deux écluses : au moindre incident dans une usine Seveso, le pont de l'écluse de la Digue, sera levé, pour interdire toute circulation dans la zone. Si, par malchance, un gros cargo passe à ce moment-là l'écluse Charles-de-Gaulle (et la manœuvre prend entre trois quart d'heure et une heure et demie), plusieurs milliers de personnes peuvent être coincées sur cette langue de terre, entre la mer et le canal. Seule possibilité : l'évacuation par la mer. Problème, personne n'est capable de dire si l'actuel plan particulier d'intervention (PPI), qui organise les secours en cas de catastrophe, a comptabilisé cette foule estivale dans ces projections. "Le PPI est en cours de révision, rassure Philippe de Place, et nous y prévoyons des conditions de sécurité normales, maintenant que nous considérons comme un fait que les gens viennent.

# curriculum vitæ

## Frédéric Touchard

Né le 25/03/61 - Nationalité Française

### DOCUMENTAIRES

#### AUTEUR-RÉALISATEUR :

##### **"LA VIE QUI CHANTE" -**

2004 Production : Zarafa films - En production

##### **"L'AFRIQUE ORPHELINE" -**

2004 Production : Zarafa films - En distribution

##### **"5 EXILS ET QUELQUES AUTRES" - 52'**

2003 Production : Et alors production - Diff : ASTV - En distribution

##### **"AU PAYS DE CITRON" - 52'**

2002 Co-production : Momento ! / Factory / Forum des images -

Sélection : Cinéma du Réel-Centre Georges Pompidou/2002 – Ecrans documentaires de Gentilly/2002 - Festival d'Argenteuil/2003

##### **"LA FANFARE NE PERD PAS LE NORD !" - 53'**

1999 Prod.: Momento ! - Diff : FRANCE2, FRANCE3 N-PdeC, RTBF, MEZZO

Sélectionné au Rencontres Cinématographique de DUNKERQUE

##### **"NOVO FADO ET AUTRES ROMANCES" - 52'**

1997 Production : Les Films du Village

## AUTEUR :

### **"FADO, OMBRE ET LUMIERE" - 52'**

1995 Production : Les Films du Village - Réalisation : Yves BILLON  
Sélectionné au F.I.P.A. 96

## **FICTIONS**

## AUTEUR-RÉALISATEUR :

### Court-métrage

**"CROCODILE"** 1993 Production : La Prod.

Diffusion : TV10 Angers/TV Rennes/CITES TV Villeurbanne ...

## **CLIPS**

**MISIA** "*Coração bateu três vezes*" 1996 BMG Production : Films du Village

**BEVINDA** "*Barco negro*" 1996 CELLULOID Prod. : Films du Village

**JIL CAPLAN** "*Les deux bras arrachés*" 1994 EPIC Production : La Prod.

**JIL CAPLAN** "*Nathalie Wood*" 1992 EPIC Production : Full Moon Films

**MICHEL DENVERT** "*Quand elle s'endormira*" 1991 CARRERE Prod.: Full Moon

**VALERIE SCHOELLER** "*Code 3615*" 1991 WMD Prod. : Loriane Prod.

**BOULE NOIRE** "*Aimer d'amour*" 1990 CARRERE Production : N.B.d.C.

**JAY ALANSKI** "*Half of you*" 1989 C.B.S. Production : N.B.d.C.

**TITI et NOBRU** "*Bouh, Bouh, Bouh*" 1989 C.B.S. Production : N.B.d.C.

## **CAPTATION**

"INDIGO au Théâtre de Dix Heures" 1993 Production : Bleu Citron

**DIRECTEUR DE PRODUCTION :**

Environ **50 clips** ( Ray CHARLES/Dee-Dee BRIDGEWATER, J-J GOLDMAN, SHEILA, Jil CAPLAN, Dick RIVERS, SIXUN, LES INNOCENTS, Angelique KIDJO ... ) pour N.B.d C., Full Moon Films, Bleu Citron, Bigziga, Jim Films...

**Moyen-métrage :**

"JULIETTE + 2" de Bertrand BONELLO / TOY MOVIE